

Toute œuvre de pensée
est reçue
et insérée volontiers

IDJTIHAD

LIBRE EXAMEN

RÉDACTION

ET

ADMINISTRATION

Roseraie, 2, Genève

Abonnement annuel: 12 Fr.

Revue sociale et littéraire de l'Orient et de l'Occident

TÉLÉPHONE 4732

ÉDITION SUR PAPIER JAPON

IMPÉRIAL

50 Francs par an

(Paraissant mensuellement)

Adresse télégraphique:

IDJTIHAD, GENÈVE

1^{re} ANNÉE

N° 7

JUIN 1905

Une Conférence sur la Turquie

Préjugés et Vérités.

Paris, 15 avril 1905



Un mouvement Turcophile se dessine nettement à Paris.

De divers côtés on nous signale des manifestations en faveur de la « renaissance turque ».

Nous avons pu nous procurer le texte d'une conférence donnée récemment par M. Roulet dans un très aristocratique Salon Parisien et nous sommes heureux d'en offrir la primeure à nos lecteurs.

Nous espérons réunir d'ici peu d'autres documents que nous publierons ici-même.

Enregistrons avec une joie sincère l'évolution qui se prépare en France, notre alliée d'autrefois et notre ami encore, en faveur de la Turquie régénérée.

Mesdames, Messieurs,

On ne badine pas avec l'amour. Un Ambassadeur du Roi l'apprit à l'un de ses pages, avant que Musset fut né. En franchissant la frontière, l'amoureux cria son dépit: « Adieu canaux, canards et canaille ».

Des canaux, il y en a, en Hollande, autant qu'on le peut souhaiter. Il est non moins exact d'avancer qu'il y a des canards, puisqu'il y a des canaux. Quant à la canaille, elle fait défaut, ou plutôt elle est noyée dans la masse des honnêtes gens.

Les écrivains spirituels créent les légendes tenaces. Un partie du 18^{me} siècle vécut à l'égard du pays d'Olympe Cavalier, Pimpette pour les amis, sur la boutade de Voltaire.

Le 19^{me} siècle, pour des causes moins frivoles, mais avec la même injustice, a transporté « la canaille » sous d'autres cieux. Elle n'est plus dans la plaine grise que recouvre la brune, sur la terre humide qu'envahit la mer « lourde et lente » dont parlait Tacite; des rives que bat la vague clapoteuse, elle a émigré vers celles que baigne un flot joyeux; elle habite, sur le rivage de la Corne d'Or, la Cité féérique dont Apollon lui-même, selon la légende byzantine, indiqua l'emplacement.

Telle est la réputation dont jouissent les Tures.

Et lorsqu'une voix s'élève pour en appeler de l'opinion publique mal informé à cette opinion mieux éclairée, la réponse arrive, cinglante comme un coup de cravache: les Vêpres Arméniennes. Peut-être est-elle d'une brutalité consciente. Nous voudrions pouvoir effacer une page douloureuse de notre histoire, écrite un jour où la France manqua au monde. Le pays qu'un grand poète étranger a appelé le soldat de Dieu a entendu la plainte d'angoisse venue des montagnes de l'Arménie, et il est resté sourd à l'appel de milliers de victimes massacrées en pleine paix; il lui a été donné de voir le spectacle d'un peuple qu'on égorge et les calculs de diplomatie ont étouffé le cri de la pitié.

Ce n'était pas que les Arméniens fussent dignes de l'universelle sympathie. Depuis longtemps, beaucoup d'entre eux, égarés en une politique condamnable, énervaient le dévouement de leur défenseurs les plus désintéressés. Ce n'était pas davantage que le Sultan ne pût s'autoriser de fâcheux précédents: l'on en trouve toujours pour le mal. Aux Ambassadeurs qui menaçaient, il cita l'exemple de la Russie, le procès de Kars où quarante-trois Arméniens répondirent du crime prêté à l'un d'eux; il avait sans

doute quelque droit de répliquer aux observations sur ses soldats Hamidiés: «Ce sont de vrais Cosaques».

Mais la faute de la victime n'absout pas le meurtrier et ce qui peut consoler la Turquie, c'est qu'elle ne doit pas être mise en cause. Le mot de Chateaubriand s'applique heureusement: les vrais coupables tiendraient sur un divan. C'est l'honneur de la nation de n'avoir pas trempé dans ces massacres.

A Stamboul, des bateliers turcs empêchèrent les Arméniens de rentrer chez eux où l'on égorgeait. A Millet-Khane, des beys albanais tirèrent leurs revolvers pour arrêter les assassins. A Eyoub, quartier musulman et centre religieux, dont le temple impénétrable à l'infidèle, contient l'épée du Prophète, un vieillard, Fehmi-Pacha, disait aux Arméniens, depuis un an: «Quand l'homme d'Yildiz, — le Sultan —, fera massacrer les chrétiens, venez chez moi et je vous sauverai». Au jour de la tuerie, lorsque sa cour devenue trop petite pour contenir les réfugiés, il les emmena à la mosquée et dit à l'imam: «Prends ces hommes et sauve-les.» Et le prêtre, debout devant sa porte, assura aux fugitifs un asile aussi inviolable qu'un palais d'Ambassade¹. Longue est la liste dressée au Vatican des décorations et des témoignages de gratitude demandés pour les musulmans qui, dans ces heures de carnage, firent simplement et noblement leur devoir.

Contrairement à l'opinion répandue, l'Osmanli, en effet, n'est pas un fanatique. A Jérusalem, il donne une leçon de tolérance aux clergés qui font du Saint Sépulcre le champ clos où se heurtent leurs antagonismes rivaux. A Stamboul encore, nous dit le précurseur de la mission, assomptionniste, ce sont les musulmans qui, pour honorer les Francs, étendent sur le passage des processions les tapis les plus riches,

Sous toutes les latitudes, l'homme n'est ni ange ni bête². Le Turc a des défauts, comme les autres peuples: c'est la rançon de l'humanité. Mais il possède aussi d'éminentes qualités. Ses mœurs sont douces, il est probe et il a le respect de la parole donnée. «J'ai, trois ans, circulé chez les populations musulmanes, — écrit un des écrivains les mieux

informés des choses d'Orient, M. Victor Bérard — sans autre escorte qu'un pacifique gendarme, sans précautions, sans provisions... les Turcs partageaient avec nous tout ce dont nous pouvions avoir besoin. Très souvent, au départ, il était difficile de leur faire accepter de l'argent¹. » — «J'ai apprécié, ajoute de son côté, Pierre Loti, leur courtoisie parfaite, leur délicatesse, leur scrupuleuse honnêteté².

Que reproche-t-on encore à l'Ottoman? L'existence faite à la femme et la polygamie? Eh bien, pour enlever, pendant quelques instants, à cette ennuyeuse causerie de Carême son caractère de pénitence, disons, Mesdames, quelques mots du sujet.

Un écrivain italien, M. Edmondo de Amicis, a vécu en Turquie, et c'est lui, peut-être, qui a donné du pays les descriptions les plus pittoresques. Voici comment il s'exprime³:

« C'est un grand sujet d'étonnement, pour quiconque arrive à Constantinople, de voir des femmes, de tous les côtés, à toute heure... après avoir tant entendu parler de l'esclavage des femmes turques. Ce sont donc, se dit-on, ce sont bien là ces conquérantes de cœur, rosées du matin, aurores vivificatrices, dont mille poètes nous ont rempli la tête... Avant tout, le visage de la femme turque n'est plus un mystère. Et il arrive précisément le contraire de ce qui se voyait autrefois... à présent, ce sont les jeunes et surtout les belles qui se montrent le mieux et, — je serai plus galant que M. de Amicis —, et... les autres qui, pour tromper les gens, portent le voile épais et serré.... Et elles sont libres: c'est une vérité que tout étranger touche avec la main, à peine arrivé. Quiconque a été à Constantinople ne peut s'empêcher de rire quand il entend parler de leur esclavage. Aujourd'hui elles sortent seules par centaines, et on en voit à toute heure dans les rues des faubourgs musulmans et de la ville franque.... Cependant, les conditions de la vie conjugale varient beaucoup selon les moyens pécuniaires du mari. Dans la maison du pauvre, il n'y a pas de réelle différence entre la vie de la famille chrétienne et celle de la famille turque.

La femme turque a beaucoup de garanties selon

(1) D'après le récit de M. Victor Bérard: «La Politique du Sultan».

(2) Pascal «Pensées».

(1) «La Politique du Sultan».

(2) Pierre Loti «La Mosquée verte».

(3) Edmondo de Amicis -- Constantinople.

la loi et de privilèges selon les usages. Elle est généralement respectée, avec une sorte de politesse chevaleresque. La mère est l'objet d'un culte particulier. Il n'y a pas d'homme qui ose faire travailler une femme pour tirer parti de son travail. Vous donnerai-je, Mesdames, ce détail : c'est l'époux qui dote l'épouse. J'espère, pour l'honneur de mon sexe, que là n'est pas la raison qui lui fait calomnier les Turcs.

Il y a une chose qu'on peut dire, pour consoler ceux qui s'apitoient sur le sort de la femme turque, c'est que la polygamie décroît de jour en jour. D'abord, elle est coûteuse, et ce motif est déjà excellent. De plus, ajoute M. de Amicis : « elle a toujours été considérée par les Turcs eux-mêmes plutôt comme un abus tolérable que comme le droit naturel de l'homme et, en effet, tous ceux qui veulent donner l'exemple de mœurs honnêtes et austères n'épousent qu'une seule femme. Celui qui en a plus d'une n'est pas désapprouvé, mais n'est pas loué non plus. Il y a peu de Turcs qui soutiennent ouvertement la polygamie ; il y en a encore moins qui l'approuvent dans leur conscience. Presque tous en comprennent l'injustice et les conséquences fâcheuses ; beaucoup la combattent à visage découvert et avec ardeur. Personne peut-être n'élèverait la voix en sa faveur, si un décret la supprimait tout d'un coup. Il n'y a plus guère de fiancée qui, en acceptant un mari, ne lui pose pour condition première qu'il n'aura pas d'autre femme légitime tant qu'elle vivra¹.

La place de l'Européenne au foyer domestique est si belle que l'Orientale la regarde d'un œil d'envie ; mais quant à la polygamie, il y a loin, comme on le voit, fort loin, de la légende à la réalité.

Sur la femme turque, volage parfois, — ce qui, d'ailleurs, n'est pas son privilège exclusif —, j'aurais pu, Mesdames, vous apporter de plus piquantes révélations, mais je ne puis oublier que nous sommes toujours en Carême : revenons donc à la pénitence.

Pourquoi tant de préjugés à l'égard de l'Ottoman ? Il y a d'abord, la série, hélas trop réelle et trop longue, des exactions et des violences exercées au cours du siècle écoulé, et le Turc, nous l'avons vu, a payé pour ses gouvernants. Ensuite, moins

heureux que les petits peuples des Balkans, dont on s'occupe parce qu'ils font du bruit, il ne peut crier ses plaintes et son mécontentement : il sait que les flots du Bosphore se sont refermés déjà sur bien des cadavres. Il faut ajouter, enfin, qu'il est, lui aussi, une victime, la victime du faux et imprudent principe des nationalités. Une politique rétrograde et imprévoyante a permis à de nouveaux Etats de se constituer aux dépens du maître légitime, et l'ironique destin s'est plu à choisir pour instruments de l'œuvre les puissances qui y perdront tôt ou tard.

L'union des principautés roumaines a été effectuée grâce à l'appui de la France, gouvernée par le doux rêveur couronné que fut Napoléon III, et de la Russie, inspiratrice de tous les désordres qui se sont produits en Orient depuis un siècle, et c'est un Hohenzollern qui préside aux destinées du peuple roumain.

De leur côté, les Serbes n'abandonnent pas l'espoir de reconstituer la Grande-Serbie du 14^{me} siècle, pour laquelle leurs ancêtres tombèrent au Champ des Merles de Kossovo, sur le plateau où se joua plusieurs fois l'avenir de la péninsule. Mais était-ce de grands exemples que la Serbie donnait au monde dans la nuit tragique de Belgrade, ou même sous le roi Milan, lorsqu'elle semblait aimer son asservissement comme un vice et le goûter comme une jouissance ?

D'autres enfin, que hante la Grande-Idee, rêvent d'une hégémonie hellénique. Certes, nous ne pouvons oublier que sur les rives où « dans le feuillage sombre brillent les oranges d'or » l'humanité a atteint son développement le plus harmonieux. Comme ces étoiles lointaines dont les rayons nous parviennent encore, le génie grec continue de nous éclairer. De la Grèce, même déchus, nous n'aimons pas seulement la transparence du ciel, l'eurythmie des lignes, l'équilibre des perspectives et « le sourire infini des flots ». De ce foyer de lumière, nous avons reçu les reflets et les clartés, nous lui devons l'idéal de beauté de nos vingt ans, il n'est pas une manifestation de l'esprit humain qui n'ait eu à Athènes son initiation. Mais nous avons dû faire notre Prière sur l'Acropole. Cette initiation que la déesse conférerait « à l'Athénien naissant par un sourire », nous l'avons « conquise à force de réflexion, au prix de

(1) Edmondo de Amicis — Constantinople.

longs efforts¹.» Pendant ce temps, la Grèce de Périclès avait changé.

Il faut ajouter que les rivalités de races entre ces états qui cherchent à s'agrandir aux dépens du Turc d'abord, de leurs voisins chrétiens ensuite, leurs prétentions contradictoires, leurs jalousies sanglantes les empêchent de s'entendre sur leurs droits respectifs et concourent à faire du maintien de l'Empire ottoman une condition essentielle de la paix de l'Orient.

Il suffirait que la Turquie se rappelât un passé glorieux. Il est faux d'avancer que le Turc ne peut comprendre la civilisation moderne. D'autres races, asiatiques comme lui, tels les Hongrois, sont venus à la culture occidentale, et l'Empire des Osmanlis lui-même a connu son siècle de Louis XIV. Le règne de Suleyman le Magnifique est un des plus brillants de l'histoire: plus heureux même que le Grand Roi. L'Empereur a fini comme il avait commencé dans l'ivresse du triomphe.

C'est l'heure où, l'architecture orientale érige ses monuments les plus parfaits, où, dans Constantinople, s'élève la mosquée de la Souleimanyé, chef-d'œuvre de l'art islamique. Le célèbre aqueduc de Justinien est réparé, celui des Quarante-Arches amène dans la Ville l'eau de quarante fontaines. Le Prince, protecteur des sciences et des lettres, législateur et poète, fonde les institutions de la Turquie en même temps qu'il préside à des concours de poésie; un savant entreprend une encyclopédie, un autre écrit un Essai d'Histoire universelle; un géographe nous laisse les portulans de l'Afghanistan, de la Perse et de la mer des Indes, et un mathématicien, Sidi-Ali, émule des grands géomètres de l'Occident, trouve les propriétés des sinus.

Même dans la Turquie moderne, il y a ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas. Le palais d'Yildiz nous hypnotise, tandis que se lève l'aurore d'un renouveau que la Nation attend et espère.

Nous savons d'ailleurs qu'il ne faut plus considérer les races asiatiques comme réfractaires à la civilisation. Le duel sanglant qui continue dans la plaine de Mandchourie doit être pour l'Europe une leçon de modestie. Nous voyons combien il est imprudent de marquer une race d'une tare d'infé-

riorité que l'on croit indélébile, et qu'elle se charge, dans une heure d'épopée, d'effacer à la pointe de l'épée.

Ces paroles de réparation, que les Ottomans n'ont pas accoutumé d'entendre, nous les devons à un peuple dont on a pris l'habitude de citer les seuls défauts. Je voudrais, maintenant, indiquer très brièvement, — ce sera le dernier point de cet entretien — que notre intérêt se trouve, une fois de plus, d'accord avec la justice.

Par la situation privilégiée qu'il occupe encore dans tout le Levant, — malgré les fautes commises — par le développement de son expansion dans l'Afrique du Nord, notre pays est devenu une puissance musulmane. Il nous importe que le Commandeur des Croyants ne soit pas notre adversaire, aux heures qu'il faut toujours prévoir, où la fortune infidèle trahit le sort des armes.

L'alliance turque a ses titres de noblesse. Elle nous a donné autrefois la sécurité de notre frontière et nous a permis, pendant près de trois cents ans, de réfréner les ambitions rivales. Au 16^{me} siècle, lorsque Charles-Quint, maître de l'Espagne, de l'Italie et des Pays-Bas, titulaire de la couronne impériale d'Allemagne, menaçait l'équilibre de l'Europe, le sultan Souleyman, aussi heureux dans la guerre que dans la paix, s'ouvrait la route de Vienne et contenait la Maison d'Autriche. Plus tard, lorsque notre allié fut à son tour menacé par des ennemis qui croyaient la succession déjà ouverte, nous avons noblement acquitté cette dette de reconnaissance, et, en retour, l'alliance a fait de nous, pendant deux siècles encore, les arbitres de l'Europe....

« Le monde penche à l'Orient, » a dit un poète. L'Histoire, souvent, réalise les visions des poètes. Le monde penche à l'Orient, et Constantinople, qui fut pour le moyen-âge la Ville du Milieu, Constantinople admirablement située au point de croisement des grands chemins naturels qui relient les continents, reste l'un des ces centres de gravité autour desquels oscillent les destinées des peuples.

Nous l'avions autrefois compris, et c'est ainsi que s'était établi dans la diplomatie française le double dogme de l'intégrité et de la réforme de l'empire ottoman. Le principe de l'intégrité, il suffit de nous y tenir: la réforme, qu'une élite pré-

(1) Renan. — Prière sur l'Acropole.

pare et que tout annonce, viendra dans un avenir prochain, par l'effort même du sujet. Peut-être alors, un sultan éclairé, qui trouvera chez lui les éléments d'une régénération, et, ici une politique avisée pourront-ils se rencontrer au terme où aboutissent les deux grandes voies de l'alliance, et renouer ainsi, dans une harmonieuse formule, le cours de lointaines et précieuses traditions.

Chimères, dira-t-on. Et pourquoi? Dans le livre de leurs annales, les deux pays ont écrit une assez belle épopée; s'il y figure aujourd'hui des pages de deuil, il reste encore des feuillets à remplir, et l'épée, aussi longtemps qu'elle est tenue en main, peut espérer effacer les iniquités de la force. Les longs espoirs et les vastes pensées ne sont pas interdits aux vaincus, et lorsque les peuples ne s'abandonnent pas, lorsque le sentiment national survit en eux à la défaite, et qu'en dépit de la fortune adverse ils gardent leur jeunesse et leurs grands rêves, ils peuvent continuer leur marche à l'Etoile.

L'Europe et la Turquie

Pendant qu'un drame aux péripéties émouvantes se déroule en Extrême-Orient, la péninsule Balkanique est le théâtre d'événements non moins déplorables. La Macédoine est en ébullition, en Crète les gendarmes internationaux sont enlevés comme dans un vaudeville, le Yémen est en révolte et à la Consulta on discute gravement sur l'opportunité de l'occupation de notre unique province africain. Malgré leur localisation éparse, tous ces foyers d'incendie sont nés de la même étincelle et le même élément les nourrit. L'obstination absurde de Yildiz Kiosk à persévérer dans un mode de gouvernement dont les défauts ne sont plus à démontrer et la complicité de l'Europe qui pêche dans l'eau trouble sont les uniques facteurs de ces embrasements multiples.

Il est certain que si Abdul-Hamid avait mis au relèvement de son Empire la même ténacité déployée à sa démolition, le sang humain

n'aurait pas coulé en Macédoine ni au Yémen, et la Crète ferait encore partie intégrante de l'Empire; mais aussi faut-il reconnaître que si l'Europe au lieu d'exciter les esprits avait adopté une ligne de conduite plus conforme aux règles du droit international et observé strictement et surtout d'une manière plus discrète les devoirs dictés par la solidarité humaine, la question macédonienne, comme tant d'autres questions, n'auraient pas existé. Dans ce sang qui coule, il ne faut pas que l'Europe se dissimule sa part de responsabilité, et si le solitaire de Yildiz, que nous sommes loin d'absoudre, peut encore invoquer comme excuse à guider les rênes de l'Etat, l'Europe ne saurait plaider aucune circonstance atténuante pour le triste rôle qu'elle joue dans les conflits balkaniques. Plus que l'injustice du gouvernement local, plus que l'arbitraire du régime hamidien, ce sont les immixtions incessantes et immotivées des agents étrangers, dont la mentalité étrange a été maintes fois démontrée, qui déchaînent les haines entre les différents éléments. Nombre d'incidents sont provoqués par ces agents dans l'unique but de sortir de l'ombre de leur retraite et de se rappeler en haut lieu d'un oubli qui froisse leur amour-propre. Telle conduite d'un consul qui serait unanimement réprouvée sous toutes les latitudes, est hautement prônée, quand le champ d'action se trouve être transporté en Turquie, où assuré de l'impunité, grâce aux plis du drapeau dont il se couvre, ce fonctionnaire joue au potentat menaçant à chaque pas les « autorités » locales de « complications diplomatiques »; et souvent tout ce bruit pour cacher des affaires très peu catholiques. Que devait-on à Vienne ou à St Pétersbourg si les consuls ottomans recevaient les condoléances des sujets musulmans que le sort a placé sous le sceptre des Habsbourg ou des Romanoff et réclamaient pour ces disciples de Mahomet des améliorations ou seulement la tenue des promesses formelles? S. M. Très Catholique autrichienne comme celle non moins Orthodoxe du czar sentiraient peut-être mieux alors la portée de cette maxime très chrétienne: « ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais qu'on te fit ».

Le principe des nationalités que l'Europe semble mettre en avant dans ses interventions en